

# Libres réflexions sur " un très libre essai. "

par

A. DEMEERSEMAN

L'essai en question est l'ouvrage de Jacques Berque intitulé : « *Dépossession du monde* » (1). Après les Arabes d'hier à demain (1960), le Maghreb entre-les-deux-guerres (1962) qu'apporte-t-il de nouveau ? Un message d'une grande densité basé sur une analyse d'une lucidité lourde d'exigences. Il se présente comme une approche d'une sociologie de la décolonisation envisagée à l'échelle planétaire ou si l'on veut comme « une recherche spécifique sur la généralité de l'humain ». Haute et redoutable entreprise. On s'avisera que cette approche sociologique suppose une approche de l'auteur lui-même.

Jacques Berque est, en effet, tout entier dans la recherche présente avec « la richesse luxuriante » de son talent et le parti-pris déclaré d'allumer des feux sur toutes les collines, qu'il se plaît à arpenter. Il formule en lignes serrées ses jugements, ses doutes, ses hypothèses, ses conclusions; il passe de l'abstraction la plus poussée ou la plus subtile à une forme imagée, pittoresque, colorée. Relief de l'expression, don de l'image rapide et saisissante, l'impression et la vivacité du tour, un je ne sais quoi de dramatique et d'haletant. On a à certains moments l'illusion de le rejoindre aisément, mais son style n'est qu'à lui. On le surprend bientôt en train de forger des mots nouveaux ou de revivifier des vocables au parfum archaïque. Création continue, soucieuse de respecter une totalité fuyante, elle éblouit autant qu'elle déroute, d'autant plus que l'Auteur n'hésite pas, si le sujet le réclame, à taquiner « les jeux de miroir ». Il est tour à tour sociologue, linguiste, philosophe, historien, poète, économiste, que sais-je encore ?

Serait-ce donc nécessaire de consulter une telle variété de disciplines pour définir un phénomène comme celui de la décolonisation, si familier à nos contemporains ? Il n'en doute pas puisqu'il s'y astreint. Décolonisation, le mot est à la mode, on le dirait déjà usé par les polémiques et les propagandes, mais en a-t-on une perception claire, exacte, rigoureuse ? Jacques Berque en est si peu convaincu qu'il n'hésite pas à consacrer un livre de 215 pages pour essayer de cerner la question. Or, chose étrange, le plus clair de son analyse consiste d'abord à mettre en fort relief la difficulté de donner de cette réalité complexe qu'on appelle décolonisation une interprétation valable. Incapacité de définir hier la colonisation, la décolonisation aujourd'hui qui s'explique par l'infirmité du langage, voire de tout système, qu'il soit d'idées, d'institutions ou d'attitudes (53). Que représentent nos formulations ? Des réductions arbitraires du réel. Nous ne parvenons à saisir « un morceau du réel » qu'au prix de sacrifices. Nous ne saisissons que ce que nous

---

(1) Paris, Editions du Seuil, 1964.

## A. DEMEERSEMAN

n'avons pas fait évader. Peut-être même la saisie n'est-elle possible qu'au prix de l'évasion (185). La vie qui est présence, foisonnement, surplus ne se ramène pas à l'abstrait. Toute expression linguistique ou sociale n'est telle qu'au prix d'exclusives imposées au réel (58). On se doit donc de constater l'impuissance de toutes les formulations (64). Pour serrer de plus près la complexité du réel, l'Auteur propose une distinction originale entre expression et signification (58-60) que souligne cette formule lapidaire : « Toute expression procède d'une *razzia* sur les significances » (58). On en comprendra mieux la portée, si on la rapproche du commentaire suivant : « Le langage doit être replongé parmi les autres comportements dont il n'est qu'un mode privilégié. La signification ou signifiante, c'est le pouvoir qu'a tout signe, vocal dans ce cas privilégié, mais aussi plus généralement : signe visuel, signe social, etc... d'agir sur le milieu correspondant » (179).

Pourquoi cette insistance sur le problème de « la déperdition », de la perte de substance ? Grave problème de la connaissance qui, au centre même de l'histoire de la pensée humaine, demeure un point d'interrogation brûlant. Mais, en sa généralité n'est-il pas étranger au problème précis de la décolonisation ? Que non pas, nous dit l'Auteur. La déficience dans l'analyse a de lourdes répercussions. L'analyse et l'action qui visent au même genre de succès sont exposées aux mêmes échecs et paient en tout cas le même prix pour soumettre à leurs prises les luxuriances du réel (53). L'exploitation du monde correspond à sa déformation idéale. La connaissance et l'imagination soumettent le monde aux mêmes choix que ceux qui s'opèrent dans les faits au profit des prépondérants (55). Et ce sont d'immenses ravages à l'échelle mondiale qui s'en suivent in concreto, « peuples opprimés ou supprimés ou tout au moins niés, cultures dégradées quant à la qualité, appauvries quant à la quantité, devenues à la fois chose et fantôme » (61).

A comportement colonial correspond science coloniale : « ce n'est pas un hasard que l'ethnographie soit contemporaine à l'expansion territoriale, de même que la sociologie contemporaine du capitalisme industriel. L'indianisme comme science aura coûté cher comme politique. L'islamologie fait pendant à pas mal de conquêtes sanglantes et de coups de matraque » (55). Colonisation est donc fille d'une certaine vue des choses, comme décolonisation est le fruit d'une analyse plus respectueuse de la complexité du réel. Mais au fait qu'est-ce que la décolonisation ? La grande cure didactique de la terre (201), une des revalorisations possibles de notre temps (214), le combat contre l'Autre étant en définitive une réconciliation. C'est l'histoire par excellence de notre temps (200), c'est un gigantesque engouffrement dans l'histoire, une histoire d'un nouveau type, ne serait-ce que parce qu'elle trouble les frontières de pays, certains disent même les frontières de classes (37).

Phénomène d'ordre historique d'une immense portée, car, de l'idée que l'on s'en fera dépendront notre jugement sur la réalité passée, présente et à venir, mais aussi un verdict de responsabilité sur l'homme

occidental et peut-être un programme d'action pour l'ensemble des hommes (48). La décolonisation, c'est l'émancipation de la terre (38), c'est une remise en cause dépassant le contentieux, la chronique, l'histoire, pour atteindre à quelque chose de plus profond (31); c'est une mutation anthropologique (32), une révocation des rapports de forces, des jugements de valeur ou de ceux dits de réalité, une mise en cause pour la première fois de l'intégralité de la planète (37). C'est la tragédie de l'impérialisme finissant en révolte libératrice, c'est la tragédie du monde occidental subissant les coups des êtres qu'il a suscités ou réveillés (42). Ce n'est pas seulement un renouvellement historique, c'est une substitution des valeurs (51). De telles formulations si éclairantes soient-elles ne font pas illusion à l'Auteur. Il est le premier à reconnaître qu'en plein cours de la décolonisation, fait encore défaut une définition adéquate de l'impérialisme (47).

Il ne s'en applique pas moins à circonscrire le problème. L'impérialisme a imposé au monde, avec une forme de gestion, une forme de conscience (56). Il déborde l'économique; on ne peut le réduire au pur enregistrement de rapports de forces entre peuples (47). Y a-t-il un rapport entre le capitalisme d'un certain stade et l'impérialisme ? (84). Ce dernier diffère du capitalisme « de chez soi » parce qu'il bloque des potentialités, plus encore qu'il ne mobilise des forces (105). N'y a-t-il pas une solidarité de fait entre révolution sociale et décolonisation ? (116). Le phénomène d'aliénation, dans le cas du colonisé et du prolétaire, affecte différemment le rapport culture-nature dans l'un et l'autre cas (116). La distorsion, la dépersonnalisation sont plus graves dans le cas du colonisé (105). La planète devient le vivier de l'histoire des autres (104). Les pays coloniaux sont en moins ce que les métropoles sont en plus (104). L'impérialisme travaille à ramener la diversité du monde à l'unité grâce à l'expansion technologique porteuse d'uniformité (91). Il réduit le réel à sa guise, en monopolisant les formidables plus-values d'idées et de choses tout ensemble (56).

Mais la gravité des mutations ne se perçoit qu'en reportant l'analyse vers des niveaux secrets où s'opèrent des évolutions plus intimes que celles que l'on dénonce habituellement. « Coloniser, c'est sans doute, bien au-dessous, bien au-delà des liaisons infigées, des influences exercées, des réponses provoquées, troubler le système de liaison propre à une société entre une nature et une culture » (100).

Perturbation qui est décrite en un raccourci saisissant : « Les évolutions générales de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> : croissance de cités monstres, détachement de travailleurs, éclatement de l'éthique familiale et des vieilles solidarités, ne faisaient qu'étendre aux terres coloniales un phénomène commun, mais elles l'y portaient à des outrances insoutenables. Le colonisé cumulait en effet les misères prolétariennes et la frustration ethnique avec les disgrâces de l'âge de fer. Il était coupé de ses bases comme de ses accomplissements » (102).

Le singulier est que la part de création que l'impérialisme introduit, postule la cessation du régime colonial (74). « L'impérialisme, exploiteur des pays conquis et des cultures supplantées, ne donne de fruits que posthumes, et par un juste retour, ces fruits seront cueillis par d'autres. Il n'est positif qu'à terme à condition de s'en aller » (75).

L'Auteur complète sa définition de la décolonisation par une série d'aperçus sur la transformation que celle-ci produit dans la psychologie de l'ancien colonisateur comme de l'ancien colonisé.

L'ancien colonisateur brillait par l'aveuglement par rapport à la pérennité de sa domination, en dépit de quelques inquiétudes passagères. « L'anti-colonialisme s'affirmait comme un thème généreux, mais sans grande adhérence au réel. Partisans et détracteurs de la colonisation, bénéficiaires et victimes, n'y voyaient nullement, comme l'historien même, un état promis à durer et qui de fait a duré l'espace de plusieurs générations » (193). Aveuglement que renforçait sa manie de se poser par rapport à la réaction du colonisé. « Il « nie » l'avenir ou les possibilités de l'indigène. Il « lutte » contre le nationalisme. Il dit non à tout, et finalement à lui-même. Lui qui a installé dans le pays son avance historique, il se comporte en tout comme retardataire » (95). Ce faisant, il cultive le pessimisme « jusque dans l'exercice de la puissance » (124). On dirait qu'il se sait perdant (123). La décolonisation a donné une acuité nouvelle aux analyses, mais l'amour-propre de l'ancien dominateur les boude : « Les anciens prépondérants se rendent plus ou moins compte aujourd'hui des pertes qu'ils ont values aux autres. Ce serait une raison d'en dresser d'exacts bilans, comparant, en partie double, le négatif ou positif. Mais cette démarche purement historique les gênerait dans leur battage de culpabilité. Ils préfèrent compenser le passif de leurs déprédations par l'exemplarité de leur déchéance » (64). En dépit de cette bouderie, une grande lumière a jailli des soulèvements d'aujourd'hui pour une interprétation plus large et plus planétaire des événements. « L'effet exercé sur le colonisateur et non seulement sur le « petit blanc », le colon ou l'administrateur, mais sur la métropole elle-même, y compris son intelligentsia, déborde à présent l'interprétation qui ne voyait dans l'impérialisme que le sursaut d'une bourgeoisie à son déclin et par là même solidarisait, d'une façon que l'événement a jugée simpliste, les opprimés de chez nous avec ceux d'outre-mer. Les changements qui se précipitent, encore et plus novateurs qu'on ne pouvait le prévoir il y a seulement vingt ans, époque de la Conférence de Brazzaville. Ils intéressent non plus seulement les rapports d'une minorité usurpatrice avec ses exploités, mais l'être des nations industrielles en réciprocité avec celui du reste du monde » (92).

L'ancien colonisé est passé par plusieurs phases. A la période qui suit en général la conquête, son originalité ne doit rien à l'altération. « Elle peut donc admirer l'adversaire en même temps que le combattre ou l'aimer en même temps que le tuer » (94).

La première période de la résistance est déjà toute différente. « Une sorte d'opacité se répand alors sur le colonisé. De cette chape d'humiliation, il fait un écran protecteur. Ses comportements, ses institutions, sa langue deviennent obscurs à tous et à lui-même. Mais cet obscurantisme, dont il accuse l'Autre avec raison, va lui être réparateur, car il répand sur lui la pénombre de nouvelles genèses » (164). Il va falloir attendre l'émancipation des peuples pour mesurer l'ampleur des transformations suscitées par le fait colonial, par action et réaction. Et l'Auteur déceale ici les forces vives de la décolonisation : la jeunesse (164), la croyance (165), la femme (167), la paysannerie (168). Mais la décolonisation, si exaltante qu'elle soit pour l'ex-colonisé, exige un courageux dépouillement de son altérité (170). Démarche décisive d'un peuple qui s'affirme non pas seulement contre l'Autre, mais en dehors de l'Autre. Démarche féconde qui le révèle à lui-même « De moins en moins conditionné par l'Autre, il ose de plus en plus être lui-même. Cela le fait sortir de l'isolement où la rancune pourrait le reléguer. Plus il dépouille de son altérité et plus il récupère de personnalité » (170).

Il échappe ainsi à un danger redoutable, celui de rester, dans la révolte, docile aux schémas de l'exploitation. « Le risque est même pour lui d'absorber indéfiniment, ses énergies dans une joute où à force de se situer en adversaire de l'Autre, il pourrait n'être plus que l'Autre à l'envers » (25). Un impérialisme à l'envers n'est pas pour autant libérateur. Ce qu'il faut à cet homme résurgi, s'est se réintégrer lui-même, s'approfondir au point de retrouver au plus profond de soi la connaissance des autres hommes (206). L'entreprise de personnalisation, qui incombe à ces peuples, l'Auteur la dénomme en utilisant un terme du vieux droit français : la *réintégrandé*. Ces peuples « ont à se reprendre sur les usurpations et même sur les séductions de l'Autre... les vieilles imputations de xénophobie et d'intolérance que l'on portait jadis si librement ne sont plus de mise dans la plupart des cas. Ces peuples ont encore plus peur d'être réactionnaires que d'être « acculturés ». Le danger réside même pour eux plutôt dans l'excès d'adaptation à l'Autre que dans le retour sur soi. C'est leur banalisation qu'il faut redouter plutôt que leur isolationnisme » (160). Ils ont à combiner en une synthèse personnelle l'antique et le neuf, l'hérité et l'innové (88). Tâche qui ne se présente pas à eux comme quelque chose d'insolite. L'analyse de Jacques Berque tient, en effet, à dégager au sein même de la domination coloniale, une double ligne d'évolution : celle du débat avec l'externe et celle d'une évolution endogène. En d'autres termes, elle souligne la permanence d'une personnalité qui ne se contente pas de refuser, mais qui affirme et s'affirme (98). C'est cette même personnalité qui fait resurgir du fond d'elle-même, dans la lutte d'indépendance, l'oublié et l'élué. « Tout se passe comme si, au delà de l'échange destructeur-créateur qu'apporte la colonisation, c'est de régions de la société et des âmes, relativement indemnes jusque-là que viendrait cette force des lendemains » (169).

Au terme de cette analyse sommaire, que penserons-nous de *Dépossession du monde* ?

Une recherche d'une telle ampleur, qui caresse le dessein de nous introduire dans les arcanes de l'univers, en nous donnant une explication d'ensemble du phénomène de la décolonisation ne saurait assurément être jugée en quelques lignes. On pourrait se contenter d'observer qu'elle est étrangement parente en sa forme et en son fond de son Auteur, inséparable d'un effort d'observation et de réflexion, poursuivi sans relâche durant une vie entière. Appétit de synthèse au service de la « totalité vivante », intérêt passionné pour l'observation des aspects les plus inaperçus, les plus régligés du réel. Un homme attentif dans le sens fort de l'adjectif, attentif — pour rejoindre sa manière — « comme on l'est au mystère du monde quand on écoute bruir l'univers à l'orée d'un coquillage ».

Si nous voulions maintenant nous risquer à formuler notre sentiment, il nous faudrait d'abord éliminer ce qui a trait à la technicité du sociologue et qui n'est pas comme tel de notre ressort. Il faudrait en outre reconnaître qu'un tel sujet aux dimensions planétaires, surprend et déconcerte par tout ce qu'il renferme d'inconnu et d'exploré. Au vrai, c'est une manière neuve et forte de poser le problème de la décolonisation que de le considérer sous un jour universaliste. C'est le préserver par le fait même de toute adultération, de tout simulacre. Voyons les choses dans la simplicité. Comme toute synthèse, la synthèse présente vaut ce que valent les faits et ce que vaut l'interprétation qui en est donnée. Pour les faits, nous avons tout lieu de penser que la synthèse repose sur des solides assises en ce qui concerne le monde islamo-méditerranéen. L'Auteur a d'ailleurs étendu récemment ses observations à un autre continent (Canada, Etats-Unis, Mexique). Les faits cités ont trait surtout aux pays suivants : Algérie, Maroc, Tunisie, Egypte, Inde, Chine, ou aux Arabes en général. Il ne s'agit dans le cadre de cet ouvrage que de notations qui s'insèrent dans la trame du raisonnement comme des illustrations particulièrement frappantes. L'Auteur entend dominer les faits particuliers et tirer des conclusions que leur généralité même rendrait valables sur le plan humain universel. Ce qui suppose au fond l'adhésion implicite au postulat de l'unité de la nature humaine.

Pour ce qui concerne l'interprétation générale proposée par lui, elle peut se ramener, si nous avons bien saisi sa vue des choses, à une philosophie de la connaissance. Laquelle ? Nous entrons ici dans la zone d'ombre et nous laisserons volontiers à un métaphysicien le soin d'en décider. Sans entrer dans des subtilités, notre point de vue est le suivant : Une sociologie de la décolonisation qui serait basée sur une philosophie subjectiviste (en débit des aspects valables de celle-ci) serait elle-même affectée d'un coefficient de subjectivité. Son interprétation serait suspecte quelle que soit par ailleurs la solidité des faits sur les-

quels elle serait étayée. Or, Jacques Berque serait-il d'aventure un subjectiviste ? *Videtur quod non...*

Le sens même et l'allure de sa réflexion prise dans son mouvement le plus fondamental et le plus constant suffirait à le manifester : « La qualité d'une hypothèse scientifique réside dans son adéquation au réel. Il ne s'agit pas pour elle de créer un univers de rechange, subtilement analogue, mais délicieusement opposable à l'univers « vrai ». Il s'agit d'accéder au plus profond, au plus exact de ce dernier » (33). L'homme qui écrit cela n'est-il pas « un réaliste » dans le sens fort du terme ? Et pourtant en quelques textes Jacques Berque donnerait l'impression de majorer l'impuissance de nos formulations à l'égard du réel. S'il tenait celles-ci pour d'aussi « arbitraires réductions du réel » qu'il l'écrit, il serait assurément vain de tenter une définition de la décolonisation elle-même. Ne nous pressons donc pas de conclure à une quelconque négation absolue qui serait catastrophique. Il est des esprits plus puissants que d'autres qui non seulement arrivent à rejoindre le réel, mais ont la capacité d'exprimer ce qu'ils en ont saisi. Il ne serait sans doute pas excessif de prétendre que *Dépossession du monde*, trahit une de ces expériences privilégiées qui a pour mission de propager l'ébranlement d'un esprit accablé par l'insaisissable totalité du réel.

— 0 —